

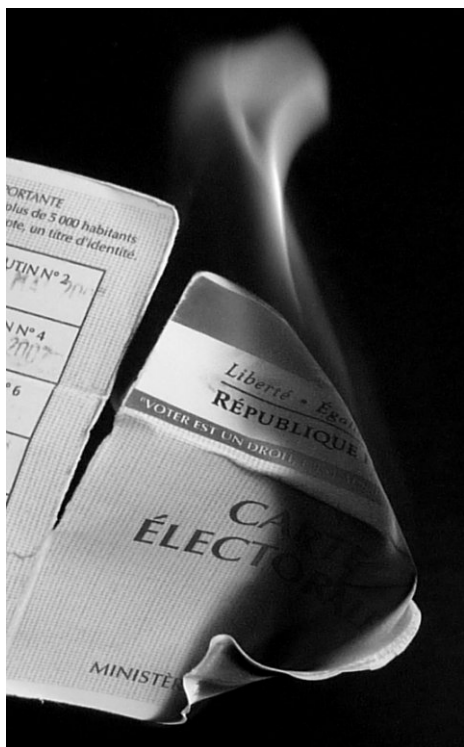
LE POING

Le journal qui ne prend pas de gants

Apériodique libertaire d'Amiens et d'ailleurs

N°1 - Février 2014 - Prix libre

« Des mots magiques, des mots tactiques qui sonnent faux »



Les gesticulations électorales se répètent rituellement. Les candidats revêtent leur ensemble de commis-voyageur, réajustent leur coiffure, se mouchent et clament leur innocence, pardon, leur sens incorruptible du service. Bien que l'indifférence face à cette comédie soit prophylactique, il faut reconnaître que ces simagrées ont une autre saveur dans le cas d'élections

municipales : ici, le mandat récompense une liste de personnes vivant à proximité et qu'il n'est pas impossible de croiser en allant à la boulangerie le dimanche matin.

Pour un militant, c'est le premier trophée accessible dans ce safari politique auquel il a souscrit en adhérant à un parti. Le « militant » c'est la ceinture blanche de la politique, l'attribution des grades demande par la suite une compétition acharnée au sein du parti et nécessairement entre les partis.

S'arrêter un instant sur cette figure anonyme, mais si proche et incontournable de l'activité politique révèle certains principes qui ont tendance à estropier, dans cet univers impitoyable, les volontés émancipatrices individuelles. (...)

Page 2

SOMMAIRE

Des mots magiques...	Page 2
Ballade amiénoise	Page 3
Le Lion Noir	Page 4
Patick Lehingue : Le vote	Page 6
Tous ensemble !	Page 8
Le courrier des lecteurs	Page 8

Tous ensemble ! Tous ensemble ! Enfin presque...

Tout comme Jean Ferrat qui chantait « en groupe, en ligue, en procession », je suis de ceux qui manifestent. Je descends dans la rue quand j'en ai l'occasion. Plus jeune, je n'avais pas la « chance » d'appartenir à une organisation politique. Alors, en libertaire que j'étais, c'est-à-dire deux bons tiers anar et un petit tiers nihiliste, je cherchais vaguement un drapeau noir dans les manifs, et ne reprenait que rarement les slogans. C'est peut être bête mais entendre des cortèges entiers entonner « Ah ! ça ira, ça ira, ça ira ! » me fait penser aux supporters de foot et leur « Allez, allez, allez... ». (...)

Page 8

Le Lion Noir

Comme une odeur de soufre

1932. Une bombe explose dans le vieux corridor de la littérature, l'ébranle. Un manuscrit bien singulier, épais comme l'épiderme d'un pachyderme, et dont les pages sont attachées cahin-caha par quelques pinces à linge, tombe sur le bureau d'Eugène Denoël. *Voyage au bout de la nuit*. Pas de nom, pas d'adresse, juste un style, un style... éruptif ? tempétueux ? Innommable. C'est une âme torturée qui hante ces pages, qui crie sa détresse, qui a mal aux autres, une âme bénie, une âme maudite jusqu'à la fin des temps.

Louis-Ferdinand Destouches, voilà le coupable. Le rejeton de Marguerite Guillou et Fernand Destouches pousse son premier vagissement à Courbevoie, au bord de la Seine, le 27 mai 1894.

La petite famille rejoint le passage Choiseul, lieu célèbre présent dans le deuxième roman de Louis-Ferdinand Destouches dit Céline (*Mort à crédit*, 1936) dans lequel on le retrouve sous le nom du « *Passage des Bérésinas* ». Petit, déjà, il baigne dans les vociférations anti-franc-maçonnnes et antisémites de son père. Deux pieds dans la mouise, en somme. (...)

Page 4

« Des mots magiques, des mots tactiques qui sonnent faux »¹

Le but des quelques lignes qui suivent n'est ni de railler l'« engagement » politique, ni de brocarder telles ou telles initiatives, et encore moins de minimiser les victoires collectives contre le patronat. Il s'agit de remettre en question quelques concepts ambigus qui entretiennent les logiques de dominations, de refuser les principes partisans obsolètes qui segmentent les luttes, bref de préparer le grand dé-poussiérage de printemps.

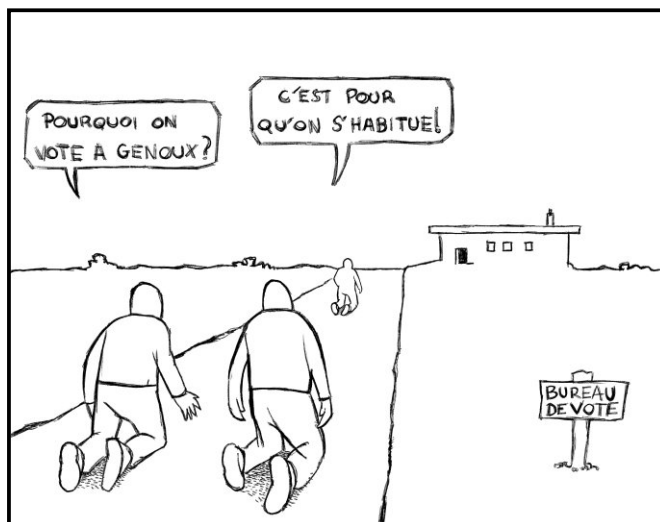
Les gesticulations électorales se répètent rituellement. Les candidats revêtent leur ensemble de commis-voyageur, réajustent leur coiffure, se mouchent et clament leur innocence, pardon, leur sens incorruptible du service. Bien que l'indifférence face à cette comédie soit prophylactique, il faut reconnaître que ces simagrées ont une autre saveur dans le cas d'élections municipales : ici, le mandat récompense une liste de personnes vivant à proximité et qu'il n'est pas impossible de croiser en allant à la boulangerie le dimanche matin.

Pour un militant, c'est le premier trophée accessible dans ce safari politique auquel il a souscrit en adhérant à un parti. Le « militant » c'est la ceinture blanche de la politique, l'attribution des grades demande par la suite une compétition acharnée au sein du parti et nécessairement entre les partis.

S'arrêter un instant sur cette figure anonyme, mais si proche et incontournable de l'activité politique révèle certains principes qui ont tendance à estropier, dans cet univers impitoyable, les volontés émancipatrices individuelles.

Le militant légitime le système de dominations

Quelles qu'en soient les raisons, il y a deux chemins pour « entrer en politique » : le militantisme comme ascension lente, souvent limitée, bien que méritante au sein d'une bureaucratie, ou alors la voie des seigneurs, de ceux qui font les bonnes études pour occuper des hauts postes dans les institutions d'Etat et pour exercer les



fonctions décisionnelles dans les appareils des partis. Ces deux trajectoires, pas nécessairement exclusives l'une de l'autre, impliquent des distinctions entre les « camarades », lesquelles alimentent et sont alimentées par les hiérarchies.

En effet, même à vouloir abolir le pouvoir en le gagnant, un seul « représentant » est institué finalement, par le jeu des élections. Par principe un représentant a des pouvoirs que les « représentés » n'ont pas, et, dans la vraie vie, très peu de responsabilité - sinon on parlerait de mandat « impératif ». Autrement dit, malgré toute sa bonne volonté et son réel amour de la démocratie, le militant, vertueuse petite main qu'il est, légitime et renforce par son efficacité professionnelle les systèmes de domination en place.

L'autorité est polymorphe. L'ordre hiérarchique n'est pas uniquement coercitif : être dans le rang, c'est également devoir se fader des apparatchiks qui confisquent la parole aux ouvriers (témoins - car acteurs !!! - des luttes contre les « plans sociaux »), et qui monopolisent la scène pour parler d'eux-même et des élections, parce que de toute façon ils n'ont pas grand chose à penser du travail salarié...

Les partis, des industries comme les autres

Pourtant les similitudes entre l'entreprise et le parti sont nombreuses. Principe de subordination, système de compétition, motivation par des récompenses², et répartition et hiérarchisation des tâches - donc des exécutants - sont les règles communes.

On notera même l'externalisation hors des partis des questions qui ne relèvent pas directement de la stratégie électorale : elles sont déportées dans des collectifs ou dans des associations : anti-sexisme, anti-fascisme, etc. Les partis ne sont au final que des industries comme les autres : leur fond de commerce est d'entretenir la croyance qu'ils sont les seuls endroits légitimes pour agir politiquement. Ils subsistent grâce au volontariat des militants, ce qui distingue les premiers secrétaires des patrons toujours obligés de payer un minimum leurs employés ! Et en cas de licenciement, pardon d'exclusion, il n'y a ni indemnité, ni chômage.

Le parti c'est le lieu qui achève celles et ceux qui n'ont pas été totalement essorés par le travail salarié, et les élections c'est le processus qui consacre ce système.

Car pour gagner il faut travailler dur,

être précis, rapide, concis, le calendrier ne souffre aucun délai dans la course aux mandats. L'assimilation de nouvelles techniques, du langage cabalistique inhérent et l'incorporation de codes sociaux spécifiques sont vitaux. Ainsi le spécialisme entérine la scission avec « le citoyen qui n'est pas conscient qu'il en est un », avec ceux qui patagent dans « une grande confusion politique et/ou idéologique ».

Si les partis sont accessoirement des machines à détruire les individualités, ils sont avant tout les défenseurs de l'idée que la politique est une histoire de professionnels, c'est-à-dire que la plèbe n'a qu'à voter et se taire.

Lors d'un débat public récent, une voisine communiste, me demandait, en aparté et avec la bienveillance qui caractérise les nostalgiques du rideau de fer, de « préciser ma pensée et de développer davantage mes solutions », car ma participation à la discussion lui semblait floue et anonyme. Avec l'à-propos que permet le recul et l'écriture, je suggérerais comme mesure d'urgence aux militants des partis de commencer par envoyer leurs cadres aux prud'hommes.

Une fois ce premier jalon émancipateur posé, ils n'auront plus qu'à déchirer leur carte du parti, brûler celle d'électeur, abandonner leur soldatesque vêtue et venir courir librement avec nous dans les grands champs multicolores et infinis de l'anarchie !

BERNOINE

Quand la ville d'Amiens nous balade...

En 2008, au gré d'une alternance politique, la ville d'Amiens a mis en place un dispositif portant le doux nom de « Balades urbaines », c'est beau, ça sonne comme dans un film de Disney. Et puis, pour faire venir les badauds, la ville d'Amiens communique en distribuant dans toutes les boîtes aux lettres, un joli carton d'invitation imprimé en couleur sur papier glacé (C'est vrai qu'en ce moment, pourquoi faire des économies ? Allons ! Allons ! Ne sombrons pas dans la morosité !).

Bref, le principe est simple : une « balade » pour un secteur de la ville, le samedi matin, une fois par mois, réunissant des élus, des techniciens, et surtout des habitants qui sont invités à « participer » en donnant leurs avis. Sur le papier, c'est le monde idéal, les oiseaux chantent et le soleil brille !

La réalité et les buts sont bien différents. Ces balades sont l'occasion pour les élus amiénois d'exposer les projets et les futures réalisations en chantier pour la ville, et c'est bien ça le hic !

Tous ces projets sont déjà dans les tuyaux depuis belle lurette, et à grands frais : des milliers d'euros dépensés en études de faisabilité, projets d'Architectes, aménagements de la voirie et autres propositions de cabinets d'expertise.

Mais arrêtons-nous un instant : imaginons Monsieur Machin, habitant du quartier de la gare, qui lors de la visite, critique le projet de réaménagement du boulevard Jules Barni. Pouvons-nous penser réellement que sa participation va être prise en compte ? Que tout va être remis en question même si

Monsieur Machin a fait des petits et que maintenant ils sont plusieurs centaines à s'opposer au projet ? C'est une vaste plaisanterie !

L'objectif est tout autre, et funestement électoraliste. Les élus au pouvoir nous jouent de la mandoline quand ils nous font croire que notre « avis » pèse. Légalement, ces consultations n'ont absolument aucune valeur. Tout le monde peut gueuler contre un projet, et les élus s'en laver les mains (Mais pourquoi, à ce moment précis, je pense à une verrière ? Hum, bizarre...).

Ces balades ne sont qu'un support pour servir la communication politique des élus au pouvoir (Mais oui, vous savez, les gens de la gauche « dure », celle bardée de bons sentiments mais qui trouve que le capitalisme, ce n'est pas si mal et que ça a même ses bons côtés – quand on est du bon.).

Cette gauche là nous joue la carte de la « démocratie participative » c'est tendance, c'est fashion et ça permet de redorer le blason d'une élite politique en rupture d'idées (Il faut bien marquer une différence avec la droite). En gros, on nous dit : « Si ! Si ! Venez participer, dites-nous ce que vous en pensez ! Voyez à quel point nous aimons la démocratie, à quel point nous nous intéressons à la population ! » Mon cul !

Dans cette idée là de la démocratie, on ne fait que fabriquer du consentement. La démocratie participative n'est que l'un des nouveaux et « plus doux » visages de la domination.

L'INDIEN DES HORTILLONNAGES

1. *Parole, parole...* composée par Gianni Ferrio et écrite par Leo Chiosso et Giancarlo Del Re.

2. La possibilité de siéger au conseil municipal, donc de toucher des indemnités, y compris en cas de défaite électorale est fonction de la position du candidat sur les listes municipales : la désignation des places relève de l'adoubement.

Le Lion Noir

Comme une odeur de soufre

1932. Une bombe explose dans le vieux corridor de la littérature, l'ébranle. Un manuscrit bien singulier, épais comme l'épiderme d'un pachyderme, et dont les pages sont attachées cahin-caha par quelques pincées à linge, tombe sur le bureau d'Eugène Denoël. *Voyage au bout de la nuit*. Pas de nom, pas d'adresse, juste un style, un style... éruptif ? tempétueux ? Innommable. C'est une âme torturée qui hante ces pages, qui crie sa détresse, qui a mal aux autres, une âme bénie, une âme maudite jusqu'à la fin des temps.

Louis-Ferdinand Destouches, voilà le coupable. Le rejeton de Marguerite Guillou et Fernand Destouches pousse son premier vagissement à Courbevoie, au bord de la Seine, le 27 mai 1894.

La petite famille rejoint le passage Choiseul, lieu célèbre présent dans le deuxième roman de Louis-Ferdinand Destouches dit Céline (*Mort à crédit*, 1936) dans lequel on le retrouve sous le nom du « *Passage des Bérésinas* ». Petit, déjà, il baigne dans les vociférations anti-franc-maçonnnes et antisémites de son père. Deux pieds dans la mouise, en somme.

Le 28 septembre 1912, Louis-Ferdinand s'engage à l'armée et intègre les quartiers de Rambouillet le 3 octobre. Le 12^{ème} Régiment de Cuirassiers. Le 12^{ème} Cuir' ! Lui, jeune et modeste parisien de banlieue se retrouve bazardé au sein de la guilde « *des purs cons* »¹. Il est nommé Maréchal des logis en mai 1914. Le mois d'août montre son gros nez rouge et brûlant, août s'amène avec Mars, pas le mois non, le dieu de la guerre, plus farouche, plus belliqueux que jamais, la bave aux lèvres. Abattez-le, c'est la rage. Les petits soldats de plomb vont donc à la mort comme des braves. Les cavaliers du 12^{ème} Cuir' chevauchent dans la boue mortifère de ce Verdun d'Eden où le sifflement des balles a remplacé celui des oiseaux. En Flandre, lors d'une mission, un obus éclate – la routine, dira-t-on - Destouches est projeté contre un arbre, ce qui lui vaut une commotion cérébrale. Il se remet en selle, poursuit sa route mais le sort s'acharne et une balle l'atteint au bras droit, fracturant l'os. Résultat ? « *névrite et invalidité partielle du bras droit ; vertiges dits « de Ménière » et bruit en permanence dans l'oreille* »². Cet accident n'est bien sûr pas étranger à la petite musique de la flûte enchantée célinienne.

« *Je possède encore moi tout seul une volière complète de trois mille cinq cent vingt-sept petits oiseaux qui ne se calmeront jamais... C'est moi les orgues de l'Univers... [...] Je fabrique l'Opéra du déluge.* »³ Un opéra qui retentit dans notre propre crâne.

Le petit Destouches a grandi, la guerre l'a adoubé, l'a fait devenir homme – un mec, un vrai ! L'écriture devient un douloureux remède. « *Penché sur ses papiers, il avait l'air d'un vieillard, tout en lui avait l'air vieux, et je me disais : Est-ce bien Louis ? [...] Il vous fixait avec sur le visage un air désespéré qui vous donnait envie de pleurer.* » explique Elizabeth Craig, épouse de Céline à l'époque de la rédaction du *Voyage*. Il affirme qu'il faut mettre « *sa peau sur la table* » pour toucher la transcendance du doigt comme d'autres touchent leur lune.

1932 : édition de *Voyage au bout de la nuit*

A son tour, c'est sa vengeance, il largue son désespérant obus dans le champ littéraire. Un champ sec, atmosphère caniculaire. L'incendie prend... sur le champ. *Voyage au bout de la nuit* est une salve d'injures, d'invectives lancée à la tête des conventions, des bien-pensants. Tout est écharpé, le langage, les codes romanesques de l'époque mais aussi la belle morale bourgeoise. *Ça a commencé comme ça*, phrase qu'on ne présente plus, qui entame ce *Voyage* singulier, deux « ça » balancés à la tronche de la belle langue, de la langue du « cela ». Le Ça freudien prend la plume. Un homme en marge, qui n'a « *jamais rien dit, rien* », se lance à corps perdu dans la rédaction d'un pavé ! Bardamu est un Céline exacerbé, un Céline à jamais changé par la guerre, un Céline qui a vu l'hideuse gueule de Mars. Bardamu, personnage principal, est « *tout à fait lâche* » - comme l'affirme Lola, l'une des nombreuses conquêtes du malheureux -, traumatisé par le front, pacifiste par extension, cynique, antipatriote, anti-con, révolté mais pourtant plein d'une sorte d'amour qui ne veut pas jaillir, dont la source est bloquée par le rocher de Sisyphe...

Le nez dans le ruisseau

Bardamu est du côté de la misère. Peu d'hommes trouvent grâce à ses yeux. Sauf Alcide, un sergent d'Afrique qui s'use, se tue à la tâche sous un soleil terrible à la poigne de feu pour financer les soins de sa nièce souffrant de paralysie infantine. Bébert, un adorable gosse emporté par la typhoïde malgré les efforts du docteur Bardamu. Et,

Le style de Céline est la résonance d'une bombe dans le crâne d'un homme, un acte manqué à l'effet papillon.

la troisième force de cette sainte trinité, Molly, une américaine, un ange aux jambes nobles de danseuse, un être éthéré, un phénix au milieu des dindons, une Calypso bienveillante désireuse de sauver le naufragé mais celui-ci aspire à autre chose : retrouver une étrange Pénélope, la vie, fieffée salope. Une vie de misère en banlieue parisienne, à soigner les autres et à les voir mourir aussi.

Voyage au bout de la nuit, avant d'être un bras d'honneur, est un bras de fer entre Eros et Thanatos, entre les pulsions freudiennes de vie et de mort. Le twist final se déroule dans un taxi. A l'extérieur : le déluge, à l'intérieur, idem. Un homme et une femme qui se déchirent jusqu'au coup de feu de La Madelon, ex-compagne de Robinson. Celui-ci est le double noir de Bardamu, une ombre qui ne lui lâchera pas les godasses, tout comme Bardamu est le double de Céline. Céline, Bardamu, Robinson ne croient plus en la pulsion de vie. Y compris en politique. Les dominants sont des asservisseurs et les dominés des dominants en puissance ! Les révoltes, les révolutions ne sont que des périodes de changement de capitaine. Les philosophes des Lumières ? Juste des bobos désireux de précipiter ce changement, de nettoyer le pont pour le salir autrement. Après la Révolution, les nouveaux privilégiés, les nouveaux riches sans noblesse, s'installent confortablement sur le tas d'or qui leur appartient désormais pour ne plus jamais lever leur croupe. L'impôt du sang ? Terminé. Le pauvre s'amuse tellement à la guerre, autant le laisser y aller. Merci Diderot ! Merci Voltaire ! Et pi Rousseau ! Et les autres aussi. Soudain le portrait de Diderot par Van Loo reçoit la giclée brunâtre d'un enfiévré. Ça fait tout drôle ! L'avatar noirci de Céline a une dent contre l'argent, contre le pouvoir, contre le capitalisme.

Le partage, voilà ce qu'il désire par-dessus-tout. Le partage et la paix.

L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Damnatio memoriae

Le cœur plein de rouge, Céline voyage jusqu'aux terres du socialisme : l'URSS. Nous sommes en 1936. Les capitalistes semblent bien pâles à côté de ces petits pères dégueulasses ! Les premiers, au moins, ne prennent pas la peine de mentir sur une prétendue « égalité ». Les seconds, en URSS, c'est du caviar plein les trous de nez : de bonheur. Pour Céline, la majorité des membres du Parti communiste en URSS sont d'origine juive et, pour ne pas arranger sa paranoïa, à la même période, Léon Blum est élu Président de la République française. A son retour,

il rédige un tout petit pamphlet : *Mea culpa*, radicalement anti-communiste, plus rageur et désespéré que jamais. Ci-gisent les espoirs de Céline. Ci-éclosent les idées antisémites. En parallèle, *Mort à crédit* roman narratif de Ferdinand est un échec commercial. L'œuvre est violemment attaquée par la critique. La poudrière n'est plus dans les Balkans mais dans la caboche célinienne. Définitivement, il se vautre dans l'antisémitisme et danse avec les porcs. Le juif célinien n'est même plus le coupable éternel, le décideur, il est surtout le représentant de l'argent roi, du capitalisme tentaculaire, il est le lâche possédant qui commerce pendant que les autres pactisent avec la mort sur les champs de bataille de 14. Voilà ce qu'est le juif fictif contre qui lutte Céline, l'épouvantail qu'il faut morigéner, sacrifier même, pour que les oiseaux se remettent à chanter. Il se lance dans la rédaction d'autres pamphlets.

Des pamphlets violemment antisémites : *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'école des cadavres* (1938), *Les beaux draps* (1941). Céline hurle avec les loups.

L'auteur de *Voyage au bout de la nuit* s'est recroquevillé dans la peur, la peur d'une nouvelle guerre plus massacrante que la première, une guerre « anti-aryen ». Quelle ironie tragique... Céline poursuit sa route, seul, délibérément seul car attirer les foudres de la société lui donne enfin une raison de divorcer avec elle. Il est las, titubant sur des chemins désolés, psalmodiant imprécations, vociférant injures, susurrant maux d'amour, pansant blessures. Les siennes. Les nôtres.

« *J'avais de la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour moi, pour elle, pour tous les hommes.* » confie Bardamu lorsqu'il quitte son salut, sa lumière : Molly. Sous ses pieds, il le sent, s'ouvre une béance qui ferait passer l'Enfer pour un Paradis...

A côté de ce Christ loufoque, de ce Judas hébété, l'épée à la hanche, le pétard dégainé, Mars se remet en route. Bien décidé à faire mieux, beaucoup mieux que la fois précédente. Au bout ? Un ballet sans musique, sans personne, sans rien...

ACHÉRON

1. Propos tiré de la lettre à Roger Nimier de 1950

2. *Céline*, Henri Godard p. 68

3. Louis-Ferdinand Céline, *Mort à Crédit*, édition Gallimard (1952) p.39

Patrick Lehingue : *Le Vote.*

Approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux.

Pratique aujourd'hui banalisée et naturalisée, le vote, séquence singulière d'une opération électorale, s'est imposé comme le parangon indépassable et indispensable de la démocratie, qu'on y aille, qu'on le refuse, ou qu'on s'en désintéresse. L'onction remportée dans les urnes par quelques permanents politiques professionnalisés n'est pas (et n'a jamais été) seule concernée. Que ce soit pour l'élection de Miss France, d'un délégué de classe, ou du Pape, il s'agit de désigner un élu à la majorité des voix exprimées. Mais loin d'être le résultat consciemment voulu et poursuivi par quelques visionnaires nourrissant l'histoire officielle du catéchisme républicain, les formes du système électoral contemporain, ni irrévocables ni nécessaires, sont le résultat de processus historiques structurant aujourd'hui le mode de reproduction politique légitime. L'ouvrage de Patrick Lehingue¹, *Le vote – Approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux*, qu'on ne présentera ici que de manière très fragmentaire, offre des clés d'analyse intéressantes pour qui souhaite s'y retrouver dans le dédale des publications universitaires sur ce sujet. De nombreux travaux, au carrefour de plusieurs disciplines (science politique, histoire, sociologie, etc.) y sont présentés et pour certains, discutés.

La deuxième partie du livre présente les modèles explicatifs du vote les plus établis ou du moins les plus discutés. Les grandes enquêtes de sociologie américaine à partir des années 1940 constituent aujourd'hui des références dominantes pour la science politique. Par exemple, l'enquête dirigée par Paul Lazarsfeld et Bernard Berelson² – l'École de Columbia – complétée (notamment du point de vue théorique) par d'autres recherches ultérieures, apporte des résultats pour les moins étonnants pour l'époque (chapitre 7). L'électeur ne se comporte pas comme un simple consommateur, mû par des calculs coût/avantage, figure type de l'acteur rationnel de la théorie économique. Contre les représentations de l'idéologie démocratique qui postule des choix autonomes de citoyens informés et intéressés ayant forgé leur propre opinion individuelle, les électeurs semblent rester relativement distants des campagnes. Mais surtout, l'enquête montre que se sont les propriétés sociales (statut socioéconomique, pratiques religieuses et lieu de résidence), ainsi que la représentation perçue de sa propre position sociale (comment on vit subjectivement sa position objective) qui prédisposent politiquement les choix. Autre résultat intéressant de ces travaux,

la réfutation de l'importance primordiale accordée à la propagande de masse par les médias, masse envisagée comme amorphe et simple réceptacle passif, mécaniquement convertible au grès des messages : «*ceux qui sont le plus susceptibles de changer d'avis sont également ceux qui, affichant la plus grande indifférence aux résultats de l'élection, sont les moins attentifs aux efforts de propagande et les plus susceptibles de trancher à la suite de simples conversations informelles avec leurs proches alors que, à l'inverse, la campagne intéresse et touche d'abord les électeurs les moins disposés à modifier leurs orientations électorales*»³. Qui plus est, l'environnement social quotidien (famille, associations syndicales ou confessionnelles, amis, voisins, etc.) active les prédispositions sociales, filtre les messages et exerce au final bien plus d'influence sur l'électeur que le travail de mobilisation électorale des professionnels de l'activité politique. La pratique du vote s'effectue majoritairement en groupe. Si on considère ces résultats, la lecture du chapitre 9 présentant l'application de la théorie du choix rationnel issue de l'économie à l'analyse du vote fera sourire (nonobstant le fait que cette approche dominée dans les années 1950, quand sort l'ouvrage pionnier d'Anthony Downs⁴, est devenue dominante dans les années 1990). Une équation mathématique – dont l'esthétisme formaliste pourra, à la rigueur, exciter certains – devrait permettre au lecteur de prédire s'il doit ou non aller voter... Du moins théoriquement, ce modèle de rationalité pure n'ayant jamais pu fonctionner correctement d'un point de vue empirique et apporter de réelles découvertes.

Patrick Lehingue revient dans la troisième et dernière partie sur deux controverses académiques : la question de la compétence politique et celle du processus supposé d'individualisation des votes, d'un déclin du vote de classe. Le second problème peut être examiné autour de la question de l'électorat ouvrier du vote Front National. L'effondrement des résultats électoraux du PCF⁵ aurait profité au FN «premier parti ouvrier de France». Le CEVIPOF⁶ avance ainsi «*l'hypothèse d'un ralliement massif (sur le mode des vases communicants) de l'électorat communiste ouvrier des années 1970 au FN des années 1990*»⁷. Outre le fait que les résultats de ces travaux ne prennent pas en compte le nombre d'abstentionnistes ou de non inscrits, premier «vote» depuis la fin des années 1980 des ouvriers, l'auteur rappelle que la classe ouvrière n'a jamais voté à l'unanimité pour le PCF (environ 1/3 pour Jacques Du-

1. Professeur en science politique, rattaché au laboratoire du Curapp à l'Université d'Amiens

2. *The people choice. How the voter makes up his mind in a presidential campaign*, 1944

3. Patrick Lehingue, *Le Vote. Approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux*, La Découverte, 2011, p.151

4. *An Economic Theory of Democracy*, 1957

5. Pour une analyse de ce processus : Bernard Pudal, «La beauté de la mort communiste», *Revue française de science politique*, 2002, Volume 52, Numéro 5-6, p.545-559. Consultable sur internet : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_2002_num_52_5_403737

6. Centre de recherches politiques de Sciences po (IEP Paris)

7. Patrick Lehingue, ..., p.242

clos et à peu près l'équivalent pour Georges Pompidou en 1969). Si on ne peut nier que le vote FN touche aujourd'hui les ouvriers les plus jeunes, confrontés à des conditions de travail bien plus précaires et individualisantes que leurs aînés, c'est bien l'abstentionnisme (et la non-inscription) qui constitue le «premier parti ouvrier de France». La reproduction symbolique d'un groupe ouvrier uni n'a pas trouvé les conditions nécessaires à sa réalisation (précarisation accrue du marché du travail, destruction des collectifs de travail, clivage générationnel avec l'allongement de la scolarité, etc.), entraînant une atomisation, un affaiblissement du sentiment d'appartenance à une classe et un retrait du jeu électoral. Il n'en demeure pas moins que le «vote de classe» semble toujours effectif, n'en déplaise aux professionnels de l'atomisation sociale. En appréhendant les classes sociales comme des constructions statistiques de groupe d'individus occupant des positions sociales proches et définies par des conditionnements multiples (diplôme, genre, établissement de travail public/privé, âge, etc.) mais relativement similaires, il apparaît que les préférences électorales restent corrélées au volume de capital économique possédé (les riches ont plus de chance de voter à droite, les pauvres à gauche), facteur modulé en deuxième instance par le volume de capital culturel possédé (les diplômés ayant plus de chance de voter à gauche que les non-diplômés)⁸.

Si la pratique du vote est socialement déterminée, les logiques du choix électoral ne traduisent que rarement l'expression pure de convictions politiques, postulat idéologique nécessaire aux commentateurs autorisés et omniprésents les soirs de résultats électoraux. La construction statistique d'une opinion publique, constituée par l'agrégation de votes individuels, rend possible un travail d'interprétation artificielle sur *le sens* supposé de l'expression politique souveraine des citoyens même si l'instrument électoral la restreint considérablement. Cette homogénéisation des investissements de chaque électeur dans l'acte de vote participe ainsi à faire exister une «volonté collective» représentée par une élite politique sélectionnée et légitimée par l'opération électorale, mais socialement peu représentative. L'auteur rappelle en effet qu'«en 2007, en France, les cadres et les professions intellectuelles supérieures sont – toutes étiquettes confondues – 2,9 fois plus représentés parmi les candidats aux législatives et 5,85 fois plus parmi les députés élus que dans la population active globale⁹». Avec la fermeture progressive du champ politique (autoreproduction, etc.) et la professionnalisation accrue de l'activité politique, la compétition politique pour l'obtention des postes se joue de plus en plus entre les différentes fractions d'une classe dominante désormais formée dans les mêmes grandes écoles. Sans doute peut-on voir dans la disparition des références aux inégalités sociales ou à l'exploitation par et dans le travail un des effets de la réduction de l'offre politique. Légitimation d'un porte-parole élu, légitimation symbolique du groupe qu'il est censé incarner, légitimation d'un mécanisme de délégation (et donc de dépossession politique), mais aussi pacification des conflits sociaux, le vote comme technologie politique remplit plusieurs fonctions. Encore faut-il ne pas s'arrêter aux fonctions réalisées par le phé-



nomène étudié et s'intéresser également aux conditions historiques qui l'ont structuré. Les détours par l'histoire rendent en effet possible la mise à distance du caractère apparemment sacré des institutions. En s'appuyant sur le travail de Mogens-Herman Hansen¹⁰, Patrick Lehingue explique par exemple dans le premier chapitre que loin d'avoir été une pratique dominante à Athènes, «berceau de la démocratie», le vote a été relativement peu utilisé contrairement au tirage au sort qui ouvrait sur des mandats uniques, courts, révocables et non renouvelables de suite. Procédure plus égalitaire favorisant la rapidité du *turnover* et la collégialité des mandats, ce système de désignation tend à éviter la spécialisation du travail politique, la formation d'un capital spécifique et donc la monopolisation progressive des postes par des professionnels au détriment d'un groupe de profanes écartés de l'activité politique. A l'opposé, «les vieilles familles nobles d'Athènes [...] plaidaient pour la généralisation de l'élection à l'ensemble des charges de magistrats. Leur notoriété, leur fortune, leur réseau d'obligés semblent alors suffisants pour que la désignation électorale leur assure un quasi-monopole de représentation¹¹».

EMILE

8. Achterberg, Houtman, Van der Waal, «Class is not dead. It has been buried alive», *Politics and Society*, 2008, Volume 35, Numéro 3
9. Patrick Lehingue, ..., p.63

10. Mogens-Herman Hansen, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène. Structure, principes et idéologie*, 1993

11. Patrick Lehingue, ..., p.18

Courrier des (futurs) lecteurs

Cher Journal,

J'ai beaucoup aimé votre dossier central "Anarchie ou démocratie directe ?". C'est un point absolument majeur qui peut réconcilier un très grand nombre de personnes avec les idées anarchistes.

Pour autant vous faites la part un peu trop belle à l'anarchie. Il me semble que la démocratie directe reconfigure complètement la question de l'Etat. Quand le pouvoir change régulièrement de mains, et que les citoyens* peuvent le renverser à tout moment, alors l'Etat change de visage.

Pourquoi ne pas envisager que sa main gauche, (qui s'occupe de l'éducation, de la santé) ne puisse domestiquer sa main droite (finance, budget, armée) ?

*Sachant que vous êtes des amoureux de la citoyenneté je préfère préciser : par "citoyens" j'entend ceux qui débattent et votent les lois. Par conséquent nous ne sommes pas des citoyens.

Magalie d'Angoulême (179)

Cher Journal,

"Le poing le journal qui ne prend pas de gant". Je voudrais vous mettre en garde les gants sont avant tout protecteur de celui qui frappe. Il existe d'ailleurs des mitaines de combat qui permettent à la fois une protection efficace de la main et un concentration de la force de l'impact.

Si vous tenez vraiment à éviter les gants je vous conseille de mettre en avant la phallange de l'index. Toujours dans la même optique sécurité (qui rime avec liberté ne l'oublions pas) et efficacité.

Christine B., Morbihan (77)

Mes chers concitoyens,

Je vois bien que vous êtes énervés, agacés et peut être même révoltés (de façon citoyenne bien sur). J'ai compris vos critiques. Vous vous sentez ignorés, écartés, bafoués même ! Vous avez raison, les choses doivent changer. La pauvreté doit être éradiquée, la citoyenneté doit s'appliquer dans l'entreprise, la finance doit être combattue ! Vous avez également raison, il vous faut prendre le pouvoir pour y parvenir. Qu'attendez vous ? Votez pour moi !

Jean-Luc M., Calvados (54)

Tous ensemble ! Tous ensemble ! Enfin presque...

Tout comme Jean Ferrat qui chantait « en groupe, en ligue, en procession », je suis de ceux qui manifestent. Je descends dans la rue quand j'en ai l'occasion. Plus jeune, je n'avais pas la « chance » d'appartenir à une organisation politique. Alors, en libertaire que j'étais, c'est-à-dire deux bons tiers anar et un petit tiers nihiliste, je cherchais vaguement un drapeau noir dans les manifs, et ne reprenait que rarement les slogans. C'est peut-être bête mais entendre des cortèges entiers entonner « Ah ! ça ira, ça ira, ça ira ! » me fait penser aux supporters de foot et leur « Allez, allez, allez... ».

Et puis, sans trahir mes convictions politiques, j'ai sympathisé avec des militants de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Et là, j'ai compris que les manifs c'était du sérieux.

Tout le monde en rangs serrés derrière la même bannière, et pas de voix dissonantes : on s'en tient tous aux mêmes slogans.

Ce qui était drôle, c'est que d'une manif à l'autre les mots d'ordre pouvaient être radicalement différents.

En effet, certains jours, la LCR devait se démarquer des autres orgas (il fallait donc courir pour distancer le parti qui était derrière ou, au contraire ralentir pour se différencier de celui qui était devant !), et d'autres fois, les chefs (enfin ceux qui « savent ») expliquaient que la manif étant « unitaire », il fallait scander « tous ensemble, tous ensemble » le même slogan.

Cela avait le don de me gonfler mais je me disais : « Anars, troskos, cocos, on a un peu les mêmes ennemis ».

Et puis, il y eut cette grande manif à Paris contre le FN.

Tout le monde hurlait : « Et F comme fasciste, et N comme nazi, A bas, A bas, le front national ». Au bout d'un certain temps, n'y tenant plus, j'ai commencé à balancer, d'abord tout bas, ce fameux chant révolutionnaire : « Et Pif, Pifou, Tata, Tonton, Hercule ! Et Pif, Pifou, ... ».

Au bout de cinq minutes, j'étais rejoint par une quarantaine de militants trotskistes ; un quart d'heure plus tard, nous étions 150 à entonner cet hymne à la révolte !! Le plus drôle fut de voir Krivine, porte-parole de la Ligue, se retourner ahuri en entendant ses troupes faire preuve d'autant de conviction et d'un réel esprit de corps.

Certains penseront que la critique est aisée et que ce n'était pas très malin de ma part. Mais avouez tout de même que, voir ces militants bon teint dont la plupart me prenait de haut, moi le petit anarchiste, bêler comme des moutons est réconfortant.

Et encore, ils ont eu la chance que je ne mette pas la main sur un mégaphone ! Imaginez alors qu'elle aurait été la tête des dirigeants des autres orgas politiques, car le cortège était « unitaire » !

Alors, méfiez-vous de ce qu'on vous fait crier dans les manifs, ou bien, demandez à un responsable (un chef, un sous-chef, un sous-sous-chef, etc.), lui il saura ! Enfin, peut être.

Et Pif, Pifou, Tata, Tonton, Hercule... Et Pif, Pifou, ...

JICÉ

Salut les gauchistes !

Alors on n'est pas content ? On n'a pas fini sa crise d'adolescence et on veut faire la révolution ? Ca ne vous a pas suffi l'U.R.S.S ? Quand est-ce que vous allez comprendre, il n'y a pas d'alternative au capitalisme ! Tout le reste mène au goulag.

J'ai un dernier conseil à vous donner : réglez vos problèmes avec votre père et arrêtez de nous emmerder ! On aimerait dominer tranquille putain !

Jean-Jacques de Palerme

Nous écrire : lepoing.presselibertaire@gmail.com

